

tourner dans son vilain Paris et de rester toujours ici avec nous.

Mais Emilien ne tenait pas sa promesse. Marcelle, dans ses lettres enfantines, dont Pierre-Paul corrigeait l'orthographe, s'en plaignait déjà elle-même, et, plus d'une fois, il se sentit ému par ses tendres reproches. On connaît trop bien les obstacles qui l'arrêtaient. Retenu d'un côté par Minalès, de l'autre par sa faiblesse ordinaire, il hésitait, il temporisait, n'osant jamais faire à Clarisse l'aveu de la vérité, malgré les plus fermes intentions. Il se trompait enfin par l'espoir d'une occasion favorable qu'il comptait faire naître, qui se présenta vingt fois et qu'il ne sut pas même saisir.

Corentine, rassurée sur la santé de Marcelle, ne le pressait plus désormais, et il était tout préoccupé de sa lutte contre les Lersant, lorsque le baron Minalès le laissa seul aux prises avec ses incertitudes.

L'été touchait à sa fin, c'est-à-dire qu'à Saint-Loup la fête patronale allait faire affluer, comme tous les ans, la foule des paysans des environs et des mendiants de la contrée.

Corentine coiffa sa jeune nièce d'un chapeau de bergère, présent coquet de Mlles de Beauval; elle lui mit la dernière des robes élégantes qui eussent appartenu à sa mère, elle lui passa autour du cou une superbe croix d'or.

— Allons ! lui dit-elle, pars pour la danse, amuse-toi bien, ma fille, et surtout ne sois pas trop fière de ta belle robe rose de Paris.

Marcelle fit une petite moue et d'un ton de reproche :

— Pourquoi me dire cela, ma tante, quand vous refusez toujours de m'habiller comme mes cousines ?

— Par économie, mon enfant, répondit la mère Morgan charmée de sa réponse ; mais sois tranquille, va ! la première fois tu seras mise tout à fait en paysanne.

Marcelle s'en alla gaiement, le bras posé sur le col de Pierre-Paul, tout fier de la conduire à la fête.

— Enfin ! se dit Corentine, elle aura bientôt tout usé ; bientôt elle mettra la vraie robe de Jeanne-Marcelle, avec sa coiffe et son déshabillé. Ce jour-là sera pour moi une fête, et pour elle aussi, je l'espère ! — Charmants enfants ! murmura-t-elle aussitôt en voyant la petite bergère et le jeune pâtre s'éloigner ensemble d'un pas joyeux.

Gervais Roverin, qui prenait invariablement le contre-pied des idées de Corentine, voyant

Pierre-Paul déjà grand comme un homme, aurait voulu qu'il portât un costume plus distingué que celui de ses propres fils Brieuc et Julien. C'était d'ailleurs le désir de la vieille Bernarde, servante-maitresse du Moire, et qu'on ne se permettait guère de contrarier ; mais Pierre-Paul, tout imbu des leçons de Corentine, ne voulut absolument ni d'une redingote, ni d'un chapeau de monsieur. La Bernarde grogna, Gervais gronda, la mère Gervais cria, tout le monde s'en mêla au Moire. Pierre-Paul résista si bien qu'il finit par l'emporter ; mais Gervais se rattrapa sur l'étoffe de la veste à larges basques, de la culotte et du gilet, qui furent du drap le plus fin. Le chapeau de paysan fut de qualité supérieure ; les boutons achetés à Fougères par la mère Gervais étincelaient comme des astres, les bas tricotés par Mariette, Denise et Péline, étaient des chefs-d'œuvre du genre ; la Bernarde exigea que Pierre-Paul eût des boucles d'argent à ses souliers ; Julien et Brieuc les achetèrent sur leurs épargnes.

Quand ce costume magnifique fut présenté à l'orphelin par la famille Roverin au grand complet, quand toutes les voix s'écrièrent : « Tu es voulu être en paysan, Pierre-Paul, en paysan tu seras, » le jeune gars fut si vivement ému que ses larmes ruisselèrent sur ses joues. Les autres applaudissaient et riaient. Plantiau jappa à plaisir. Pour être agréable à tout le monde, Pierre-Paul embrassa la vieille Bernarde la première.

— Allons ! allons ! notre jeune maître, dit-elle, allez vous habiller, que nous vous voyons faraud.

A la danse, comme disait la mère Bernarde, il n'y eut si farauds que Pierre-Paul et Marcelle. Marcelle avec sa robe de barège taillée à la paysanne, Pierre-Paul avec son costume de paysan à boutons de métal et du drap le plus fin.

— *Corpus-drôle !* disait le fermier de la Grainée-sur-Coësnon, Jérôme Gillet, neveu du maire Mathurin Lebleu, les Morgan et les Roverin sont de fièrement braves gens tout de même. Leurs garçons et leurs filles à eux ne sont ni mieux ni plus mal mis que d'autres ; mais pour le gars à Joseph, mais pour la ptiotte à Jeanne-Marcelle, il n'y a, ma fine ! rien d'assez beau.

— Mon garçon, répondit le maire, la petite Marcelle, la maitresse de ta metairie est assez riche pour être habillée en poupée de Paris, et d'ailleurs elle ne fait qu'user la defroque de sa pauvre mère. Quant à Pierre-Paul, ses services

au Moire rapportent déjà bon an mal au plus de deux cents écus.

— Je ne dis pas non, mon oncle, sans rien retirer de ce que je disais, répondit respectueusement Jérôme, dont Blaise Cordon approuvait les discours.

Le troisième jour de l'assemblée, à l'heure du crépuscule, Pierre-Paul, après avoir dansé avec Marcelle, s'entendit appeler par quelques camarades, alla voir ce qu'on lui voulait.

« Un marchand forain, arrivant de Paris, l'attendait, lui dit-on à l'auberge de la Fourche. »

— Avez-vous vu ce marchand ?

— Non, il a fait faire sa commission par un Normand qui s'en va droit à Saint-James.

— Quelque attrape ! fit Pierre-Paul.

— Possible. Pourtant le Normand a bien dit : — M. Pierre-Paul Roverin, fils de Joseph Roverin, pour affaires de famille.

— Des nouvelles de ma sœur, peut-être ! s'écria le gars, qui, fendant la foule, partit, suivi de Plantiau.

Moins de dix minutes après, un affreux mendiant couvert de haillons s'approchait près de Marcelle, et lui disait tout bas :

— Un beau garçon, nommé Pierre-Paul, m'envoie vous avertir qu'il vous espère à côté du pont de la Grainée.

— Pourquoi donc là, quand il me sait ici ?

— Il a, dit-il, des nouvelles de Paris.

— De mon père ! s'écria Marcelle en donnant une petite pièce blanche au mendiant, et d'un pas rapide elle se rend au lieu désigné qui, du reste, était assez près de l'aire battue où dansaient les paysannes.

— Paul ! Pierre-Paul ! crie la blonde enfant.

Personne ne répond à ses cris ; le jeune gars courait dans la direction opposée. Elle suppose qu'il l'attend sur l'autre rive et traverse le pont en l'appelant encore.

Au même instant, un homme vigoureux se jette sur elle, étouffe ses cris, la terrasse, la frappe avec fureur, essaie de l'étrangler, lui arrache sa croix d'or, puis il la précipite à demi morte dans le Coësnon et prend la fuite par des sentiers que pouvait seul connaître un habitant de la paroisse.

## XIV.

## LES HAILLONS SANGANTS.

Le maire Mathurin Gillet, attablé entre son neveu Jérôme et le maître d'école Blaise Cor-

don, ouvrit sa large tabatière, offrit du tabac à ses deux compères, s'en farcit les narines, et puis d'un ton magistral :

— Vous me connaissez, dit-il, moi, Mathurin, surnommé Le Bleu, et maire d'une commune de quasi-chouans...

— Pour ne pas dire tout à fait, murmura Jérôme.

L'oncle haussa les épaules, et regardant son neveu d'un air moitié sévère, moitié railleur :

— Les gars qui ont fait la guerre des broussailles sont presque tous de mon temps et en ont perdu le goût ; la nouvelle génération n'a pas brûlé une amorce. Ainsi donc ne m'interromps plus pour me corriger ; ça ne me va pas !

— Pardon, mon oncle, murmura Jérôme.

— Vous savez, reprit le rude vieillard, que je détesse les blancs et les rouges, les aristocrates, les montagnards, les despotes de toutes les couleurs, les centralisateurs et les oppresseurs de toutes les espèces ; mais il y a des gens que je déteste encore davantage.

— Justes cieus ? s'écria Blaise Cordon, vous avez dans le cœur de terribles réservoirs de haine.

Mathurin Gillet versa du cidre en souriant ; il était flatté de l'observation.

— Ce qui ne vous empêche pas, mon oncle, d'être un bien honnête homme et un parfait citoyen.

— *Civis, civis, civi,* déclina le maître d'école, *civem, ô civis ! cive...*

— Mais qui donc haissez-vous tant que ça ?

— Les imbéciles ! répartit le maire, en frappant sur la table.

— Diantre ! fit Jérôme, en se grattant la tête.

— Peste ! murmura Blaise Cordon.

— Oui, les imbéciles, nos pires ennemis ! reprit Mathurin. De tous les proverbes vrais, le plus vrai, selon moi, est : « Il n'y a pas de bonnes bêtes. » On est sottement plein d'indulgence pour la stupidité ; on veut bien considérer les niais comme de pauvres diables, contrefaits d'esprit et dignes de pitié comme des boiteux, des bossus ou des manchots. Les Spartiates étouffaient au berceau les enfants estropiés, moi, je serais sans miséricorde pour les imbéciles.

— Mon oncle, murmura Jérôme Gillet, vous vous faites par trop méchant, mais enfin à quoi en avez-vous ?

— Aux Roverin, s'écria le maire.

Jérôme tressaillit d'étonnement.

— Aux Roverin, et à tous ceux qui poussent nos meilleurs gars à s'en aller dans les villes.

Blaise Cordon, qui, pour son propre compte, regrettait toujours Paris, baissa le nez avec confusion. Le maire ajouta :

— Voici Pierre Paul, un jeune sujet rempli de bon sens, de bonne volonté, de moyens naturels et d'excellentes idées. . . .

— Oh ! combien c'est vrai ! dit le maître d'école avec transports. Je me glorifierai à jamais d'avoir en un tel élève !

Mathurin continuait avec chaleur.

— Un vrai paysan, un franc cultivateur, un habile éleveur de bestiaux, un citoyen précieux sous tous les rapports. Il ferait la fortune des Roverin, s'il restait au pays. Eh bien ! vous verrez que ces imbéciles-là finiront par se priver de ses services et qu'ils l'expédieront à Paris d'où il ne nous reviendra jamais.

— Ah ça ! mon oncle, est-ce bien sérieusement que vous parlez ? Vous extermineriez les Roverin par cette seule raison-là ?

— Oui, cent fois oui, parce qu'ils ont l'esprit boiteux, manchot et bossu, parce qu'il n'y a pas de bonnes bêtes, et que la sottise est un mal contagieux.

— Paris, pourtant ! . . . murmura le maître d'école avec timidité.

— Paris ! répéta Jérôme sur le même ton.

— Paris, s'écria l'énergique vieillard, Paris n'est bon qu'à servir d'asile à des vauriens comme Grégoire, ton misérable frère, que tu as eu la faiblesse de laisser sauver par M. de Beauval. Moi, si l'on ne m'en eut empêché, je l'aurais livré à la gendarmerie.

— Mais il aurait passé aux assises, il serait au baigne. . . .

— Je voudrais qu'on l'eût pendu, le voleur ! . . .

L'oncle Mathurin Gillet, maire de Saint-Loup, ne se calma de longtemps ; une fois sur le chapitre de Grégoire, il devenait intraitable, louait Brutus et accablait d'injures la race des Tarquin, ce qui émerveillait Blaise Cordon, mais faisait ouvrir à Jérôme Gillet des yeux hagards, comme si son cher oncle lui eût parlé chinois.

Tout à coup, les trois buveurs poussèrent à la fois une exclamation de surprise : un animal noir passa près d'eux avec une vitesse telle, qu'ils ne purent même reconnaître son espèce. Ils se retournèrent ; l'animal avait disparu. Par bonheur l'orchestre villageois faisait silence ;

ils entendirent à la fois les hurlements sinistres d'un chien et le bruit d'un corps lourd qui tombait à l'eau.

— Courons à la rivière ! s'écria le vieux Mathurin Gillet, courons ! . . . Il est arrivé quelque malheur.

Jérôme seul était assez alerte pour courir, mais, à la voix de leur maire, cinquante jeunes gens se précipitèrent sur ses pas. En aval du pont de la Grainée, au lieu même où Suzanne de Beauval avait failli périr trois ans auparavant, ils aperçurent bientôt un chien qui nageait, plongeait et ramenait par instants à la surface le corps d'une jeune fille.

Jérôme Gillet, excellent nageur, fut à l'eau le premier, et en retira Marcelle, asphyxiée, qu'on porta aussitôt chez les Morgan.

Quant au chien, qui n'était autre que Plantiau, à peine à terre, il reprit sa course dans la direction du Bois de Beauval.

Son jeune maître cependant était à un gros quart de lieue de là, au cabaret de la Fourche, où il fut vivement contrarié de ne pas trouver le marchand forain qui le faisait appeler ; mais l'aubergiste avait vu cet étranger, il lui avait même entendu donner sa commission à des Normands qui s'en retournaient à Saint-James, en traversant le bourg.

— Ami Pierre-Paul, dit-il, attendez un moment, votre homme va revenir. Faut-il vous servir un pichet de cidre ?

— Volontiers, répondit le jeune gars, qui ne tarda pas à siffler Plantiau.

Plantiau ne se montra point. Pierre-Paul se leva, l'appela, fit tout le tour de l'auberge, sans retrouver son chien. C'était au moins extraordinaire ! Au bout d'un instant, Pierre-Paul crut se souvenir de l'avoir entendu aboyer peu après leur sortie du bourg. Cette circonstance éveilla enfin ses soupçons.

Au lieu de continuer à courir, si le jeune Roverin s'était retourné, il aurait vu Plantiau s'arrêter net, flairer l'air avec inquiétude, dresser les oreilles, puis gratter le sable, puis aboyer, et enfin partir d'un trait en faisant des bonds prodigieux.

L'instinct du vaillant animal l'avait conduit droit au lieu où Marcelle était en peril. — Cent exemples authentiques et non moins inexplicables de l'instinct des chiens, qui, dans certains cas, semblent avoir le don de seconde vue, justifieront l'in vraisemblance de ce trait de Plantiau.

Marcelle sauvée, il repartit sur les traces du malfaiteur. Le nez au ras du sol, il suivait une piste ; il n'aboyait plus, sa langue pendait entre ses dents aiguës, ses yeux roulaient, il était à la chasse d'un homme, pour ne pas dire d'un loup.

L'état alarmant de Marcelle ne permit ni à Jérôme ni aucun des gars de remarquer ce que devenait Plantiau ; mais Pierre-Paul, après un moment de réflexion fut tellement surpris d'avoir été abandonné par son chien, qu'il s'en inquiéta. Il courut à l'aire où l'on avait dansé ; la consternation était peinte sur tous les visages.

— Marcelle ! Marcelle ! . . . s'écria-t-il.

— Ton chien l'a tirée de l'eau, lui dit-on, et le médecin est à la Plantelle.

Pierre-Paul désespéré y entra au moment où le docteur disait :

— Elle vit encore, mes amis, tranquillisez-vous ! Je répons de la sauver !

— C'est un assassinat ! un guet-apens ! s'écria Pierre-Paul.

— Que dites-vous, jeune homme ? demanda le vieux maire Mathurin Gillet, qui arrivait aussi à la Plantelle en compagnie de l'obèse maître d'école.

— On a commencé par me donner un faux rendez-vous pour nous éloigner moi et mon chien, heureusement la bonne bête a eu l'instinct de revenir à temps.

— Un guet-apens contre Marcelle ! est-ce bien possible ?

La jeune enfant rouvrait les yeux : elle aperçut Pierre-Paul, essaya de sourire et ne prononça qu'un mot avant de s'évanouir encore :

— Un mendiant ! murmura-t-elle.

— Un mendiant ! murmurèrent tous les témoins de cette scène.

— Quand je vous dis, moi, s'écria le vieux Mathurin Gillet, que ces gens-là ne devraient pas entrer dans la commune sans des papiers en règle ! Allons, mes gars ! allons Jérôme ! une battue générale, maintenant, et qu'on m'amène tout ce qu'on trouvera de suspect.

Pierre-Paul avait déjà remercié chaleureusement Jérôme Gillet, auquel il envoyait le bonheur d'avoir sauvé la vie à Marcelle.

— Où est Plantiau ? demanda tout à coup le jeune gars.

Il n'y eut qu'un cri ; chacun comprit que le chien pourchassait le meurtrier.

Pierre-Paul passa encore la nuit à veiller Marcelle, qui, faisant effort, put dire qu'elle

avait été frappée, et presque étranglée avant d'être jetée à l'eau. Corentine alla de nouveau chercher le médecin qui, craignant un dépôt dans la tête, prescrivit des remèdes très énergiques.

Cependant à la clarté de la lune, quelques gars trouvèrent, près du bois, Plantiau baigné dans son sang. Il avait reçu au front un profond coup de couteau, et serrait encore dans les dents des lambeaux de haillons. A peine donnait-il signe de vie.

Une lutte effroyable devait avoir eu lieu entre le meurtrier et le fidèle animal. Le terrain était foulé ; des débris de vêtements, que Jérôme Gillet fit recueillir, pendaient aux buissons ; de longues traces de sang, prouvaient que, malgré sa blessure, Plantiau avait dû essayer de recommencer le combat. On les suivit jusqu'à un carrefour où se croisaient dix sentiers. Là, toute recherche devint impossible ; mais il resta constant que le crime n'avait pu être commis que par un homme de la paroisse, connaissant à fond les moindres détours des landes ou des bois.

— Ce n'était pas un mendiant, mais quelque vaurien du pays, déguisé en mendiant, dit Jérôme Gillet à son oncle qui, en sa qualité de maire, négligea rien pour découvrir le coupable.

— Mendiant ou non, s'écria le vieux girondin, s'il avait été obligé de montrer ses papiers, il n'aurait plus osé commettre son crime ; mais ici on crie : « Au bleu ! au Français ! au vieil enragé ! » dès que je veux faire quelque chose de bien ! . . . Je suis moins enragé que vous, et dix fois plus Breton, tas d'animaux ! . . . Mais vos chers mendiants sont tous des petits saints, il n'y faut pas toucher du bout du doigt. . . . mille diables ! — Criez, ou ne criez pas, à l'avenir, je m'en moque ! M. de Beauval, Jacques Morgan et moi, nous prendrons un arrêté municipal dont vous me direz de bonnes nouvelles ! . . .

— Ah ! M. le maire, comme vous parlez bien ! fit admirablement le maître d'école, Blaise Cordon.

Au Moire, où Jérôme fait rapporter Plantiau, la Bernarde soignait le chien, en grommelant des paroles cruelles :

— Le coup part de Paris, j'en suis bien sûre, moi, quoique je ne sois qu'une vieille radoteuse de servante. . . . oui, oui, le coup part de Paris, mauvais endroit ! . . . Je finirai par penser comme Corentine, M. le maire, M. le curé, M. de

Beauval, tout ce qu'il y a de mieux en Saint-Loup!

La bonne fem ne faisait couler goutte à goutte de l'eau très froide sur la blessure du chien, elle l'avait étendu devant la cheminée, et certes elle n'eût permis à personne, dame châtelaine, prince ou archevêque, de le déranger cette fois.

— Le chien à notre jeune maître! le sauveur à sa bonne amie! Allons, Plantiau! mon brave camarade, ressuscite gai! Il n'y a que toi, vois-tu bien, pour retrouver l'assassin, mon pauvre Plantiau!... Tu iras à Paris, s'il le faut, vois-tu...

L'on ne fit pas d'abord grande attention aux propos de la Bernarde; mais elle eut toute la gloire d'avoir guéri le brave chien, qui, peu de jours après, se traîna jusqu'à la Plantelle, où Corentine, Tanguy et Renée Morgan le comblèrent de caresses.

Marcelle était enfin hors de danger; le médecin ne craignant plus d'hydrocéphale, se déclara certain d'un prompt rétablissement. Corentine n'écrivit pas à Emilien, car elle craignait, qu'alarmé, il ne vint lui arracher Marcelle; mais elle mit en pièces la robe rose, qui, d'après elle, était cause de tout le mal.

Pierre-Paul, Tanguy Morgan, Briec et Julien Roverin juraient que jamais ils ne laisseraient Marcelle aller toute seule dans les champs ni dans les bois:

— On ne l'attaquera plus, soyez calmes, dit Corentine, dès qu'elle sera mise comme tout le monde.

Et sortant de l'armoire un déshabillé complet de paysanne:

— Allons, ma fille, sois contente! dit-elle. Voici la robe que portait ta mère avant son mariage, voici sa coiffe, sa piecette et son tablier.

Lorsque Marcelle eut revêtu ce costume, Corentine la serra dans ses bras avec une émotion extrême:

— C'est Jeanne-Marcelle! sa mère! sa pauvre mère! s'écria-t-elle, toute palpitante.

Quelques heures après, elle mena l'enfant ainsi habillée chez tous les anciens du bourg; et chacun de s'extasier sur la ressemblance frappante de Marcelle avec sa mère.

Malgré tous les efforts de Mathurin Leblen, de M. de Beauval, et de Jacques Morgan, les plus actives recherches étant demeurées sans résultats, on ne cessait de jaser dans le bourg. La

petite fille était trop jeune encore pour avoir inspiré quelque amour jaloux et furieux; elle n'avait pas et ne pouvait avoir d'ennemis dans le canton; personne n'enviait son innocente prédilection pour Pierre-Paul. Pierre-Paul lui-même était aimé de tout le monde; on ne lui connaissait pas de rival. Qui donc était l'auteur de la tentative de meurtre? De toutes parts on se demanda qui pouvait avoir intérêt à la mort de Marcelle; et peu à peu, une atroce rumeur, l'opinion de la Bernarde, — calomnie terrible, sourde et contenue d'abord, puis formellement exprimée, se répandit dans la paroisse.

Corentine écrivit alors à Emilien une lettre ainsi conçue:

« Votre fille est bien portante, votre fille est saine et sauve, et bien gardée: rassurez-vous!

» Un assassin, quelque voleur, je pense, a voulu la noyer.

» Mais ici tout le monde croit que cet assassin c'est vous! Tout le monde, excepte moi, monsieur Emilien!

» Venez donc, venez vite confondre ceux qui vous accusent du plus grand des crimes.

» Vous n'avez que votre place pour vivre; perdez-la, s'il le faut! Il y aura toujours ici

» du pain pour le père de Marcelle, et pour l'aîmer comme un frère, le cœur de Corentine.»

Dès qu'elle sut quels bruit affreux se propageaient, la paysanne bretonne fut superbe d'indignation. Elle se rendit au Moire à l'heure du souper, et là, en présence de la Bernarde et de Pierre-Paul, en présence de tous les Roverin, de Jérôme Gillet et de Blaise Cordon, elle s'écria d'un ton chaleureux:

— Je viens ici pour l'honneur d'Emilien Durantais, mari de Jeanne-Marcelle, ma sœur, dont le bon Dieu garde l'âme, et père de la petite Marcelle, mon enfant chérie!

Chacun se leva respectueusement.

— Je ne croyais pas, mes chers voisins, qu'il y eût en Bretagne des gens assez méchants pour parler comme on le fait à Saint-Loup?... Si M. Emilien a vendu la Petite-Floree, c'est que la vie est dure à Paris, je le sais, moi! J'y suis allée, et j'y ai acheté ce qu'il faut pour soigner une femme mourante! M. Emilien aurait voulu aussi vendre la Grainée-sur-Coënon et les autres biens de Marcelle, pour placer le fonds autrement et s'en faire un plus fort revenu. Le conseil de famille a refusé; mais lui, il avait bien le droit de le demander, je pense. Vous ne savez pas, vous autres, qu'à Paris, avec un mil-

lier de francs que rapportent les terres de Marcelle, un homme dans la position de M. Emilien n'a pas de quoi vivre trois mois! Qu'il travaille! Eh bien! M. Emilien travaille aussi, et plus dur que n'importe lequel de vous!... Voyez donc le grand mal d'avoir pensé à vendre la Grainée... et voilà vos raisons pour le croire capable d'assassiner sa fille!... Tenez, vous me faites monter la colère au visage comme je l'ai dans l'âme!... Parce que l'assassin connaît les sentiers de la paroisse, il faut que ce soit M. Emilien!... N'y a-t-il donc que lui qui, depuis quinze, vingt ou trente ans, ait quitté le village? Marcelle avait une belle robe et une grande croix d'or, le voleur aura pensé trouver sur elle d'autres bijoux et de l'argent; et pendant les deux premiers jours de l'assemblée, il aura inventé sa ruse à force de bien regarder; ceci est le simple bon sens. Mais vous voulez, vous, que M. Emilien soit venu déguisé en mendiant pour chercher, pendant trois grands jours l'occasion de tuer sa fille. Le dernier des scélérats ne sera pas capable de cette infamie!... Attendre trois jours, trois grands jours, là, sans pitié, comme un tigre, comme un démon... c'est pire que Caïn, c'est pareil à Judas!... Et qu'a donc fait M. Emilien Durantais pour que vous pensiez de lui des abominations dont on n'a pas d'idée!... Si vous dites encore cela, vous; si vous ne m'aidez pas à démentir ceux qui le disent, je vous dirai que vous êtes plus méchants qu'en enfer, et je quitterai Saint-Loup avec Marcelle, et je m'en irai à Paris, moi!

Pierre-Paul, enthousiasmé, courut se jeter dans les bras de Corentine.

Les Roverin changèrent tous d'avis; la Bernarde elle-même, avait été ébranlée.

— Dieu l'entende, murmura-t-elle. J'aurais eu trop de chagrin, si notre jeune maître avait, un jour, épousé la fille d'un tel scélérat.

Puis elle alla porter au chien Plantiau un os bien charnu et une longue couenne de lard, mais auparavant elle lui fit flairer une poignée de haillons ensanglantés, qu'elle lui avait retirés de la gueule et qu'elle conservait depuis très précieusement:

— Rappelle-toi bien leur odeur, mon bon chien, disait-elle. Ça sent l'assassin, ces chiffons-là... Tu montres les dents, tu grognes, tes yeux roulent de rage... Bien! mon petit Plantiau, je suis contente! Et bon appétit maintenant!

La Meilleure Part. — Vol. 58. No. 3.

A dater de ce jour, l'opiniâtre servante bretonne ne donna jamais à Plantiau sa pâtée sans lui avoir fait flairer les haillons sanglants parmi lesquels se trouvait un lambeau de drap noir très fin.

— Que ce ne soit pas M. Emilien, tant mieux!... Mais on ne m'ôtera jamais de l'idée qu'en dessous, le mendiant portait des habits de bourgeois!

Voilà ce que disait fort judicieusement la Bernarde, et M. le procureur du roi de Fougères, nanti d'un lambeau de drap pareil au sien, était exactement de son avis.

Le surlendemain de la scène de Corentine chez les Roverin, le notaire de Saint-Loup envoya au Moire son petit clerc, Aubin Gillet, pour inviter Pierre-Paul à passer chez lui, à midi, le jour suivant.

— Sais-tu pourquoi? demanda Pierre-Paul à son jeune camarade.

— Dam! fit Aubin, monsieur a passé ce tantôt la revue de toutes ses paperasses, et, en mettant la main sur un gros paquet cacheté, il a tout de suite pensé à toi.

— Je sais ce que c'est! dit Gervais Roverin, tu peux dire à ton patron que demain à midi sonnante, Pierre-Paul ira chez lui sans faute.

Un moment après, Gervais disait à son neveu:

— C'est l'héritage de ton père, mon garçon. Eh! eh! demain soir nous saurons du nouveau.

## XV.

## FAUSSE ROUTE.

Au reçu de la lettre de Corentine, Emilien s'était muni des preuves d'alibi les plus authentiques; l'opulent Bruny, plusieurs officiers publics, le secrétaire-général de la Banque et divers autres personnages marquants dans le monde des affaires, attestaient en termes flatteurs qu'il ne s'était pas un seul jour absenté de Paris. Dès son arrivée à Fougères, il se présenta chez le procureur du roi, homme du monde et magistrat éclairé, qui lui dit gracieusement:

— Ces pièces honorables étaient inutiles, M. Durantais, votre caractère seal vous met à l'abri de tout soupçon.

Emilien, jusque-là soucieux, se dérida.

— Avant-hier encore, j'ignorais le crime, dit-il.